

du maire. Jugez-en, lecteurs, par vous-mêmes.

A propos de l'inauguration de la Place Viger, nous avons, samedi dernier, rendu compte des toasts portés au banquet donné chez M. Longpré, propriétaire de l'hôtel St. Louis.

Nous avions cru être impartial et avoir rendu justice à tout le monde. Mais non ! M. D'Orsonneus a été mécontent, et, par la voie de son journal, il a réclamé hier, mais de quelle façon, grand Dieu ! D'abord, l'article du susdit écrivain, sauf, bien entendu, ce qu'il dit à notre adresse, n'est qu'une paraphrase du nôtre. Qu'on compare et l'on se convaincra que M. D'Orsonneus n'a pas fait grands frais d'imagination dans cette élocution.

Nous avions dit de lui qu'il s'était levé, d'un air solennel, pour répondre au toast porté par le maire à la Presse et qu'il n'avait fait que balbutier quelques mots, en demandant au président la permission de lui laisser garder son siège très-humblement. Pour si peu de chose, il ne valait pas la peine de se lever. Mais en disant cela, avons-nous menti ? Non. Nous avons les 70 convives du banquet pour témoins et M. le maire aussi. Nous prions même M. D'Odét d'aller demander à Son Honneur si nous avons menti ou non.

Pour se venger de nous qui avons dit la vérité et rien que la vérité, M. D'Orsonneus n'a trouvé rien de plus noble, rien de plus grand, rien de plus digne de lui que de tourner en ridicule les quelques paroles prononcées, à son tour par notre collaborateur Alphonse Lonclas, qui, fier de l'honneur qu'on lui conférerait de parler devant une assemblée aussi respectable et aussi honorable, a jugé à propos de vanter l'hospitalité bienveillante qu'il avait trouvée en arrivant de France auprès des Canadiens, fils de la France eux-mêmes. L'auditoire a manifesté plusieurs fois son approbation à ces paroles et c'est ce qui irrite M. D'Orsonneus. Il prétend que M. Lonclas a manqué de tact en parlant toujours de lui-même. Il dénature ses plus nobles paroles et prétend que M. Lonclas a voulu se poser aux yeux des Canadiens comme le digne représentant, l'incarnation glorieuse de la France. Il nous a appris son âge, la date de son arrivée sur nos côtes hospitalières, son genre d'occupations, etc., etc., etc., etc.!!!! C'était très-intéressant et très-bien raconté, mais c'était déplacé. Nous conseillons à M. Lonclas d'en faire une petite brochure ou plutôt une complainte, et de la rendre dans les rues, comme ses autres productions littéraires. Voilà ce qu'a dit, hier mardi, M. D'Orsonneus ! Voilà la manière dont il a dénaturé les paroles de notre ami et collaborateur. Il l'a fait sotttement, et en altérant d'une façon pitoyable la vérité. Quand l'arme favorite d'un écrivain est le mensonge, on ne doit pas lui répondre. Pour nous, ce serait au-dessous de notre dignité. Le public comprendra nos motifs. Nous dirons seulement à M. D'Orsonneus, qu'il vaudrait mieux pour lui qu'il fit rendre dans les rues, comme M. Lonclas, ses productions littéraires. Les regards des passants ne seraient pas alors offensés, en voyant derrière la vitrine des libraires, s'étaler toute honteuse et toute poudreuse son Appa-

rition, que chacun voudrait voir disparaître pour bien des raisons.

Nous lui conseillons encore de réunir en une grosse brochure tous les articles menteurs qu'il a publiés depuis quelque temps et de l'intituler : *Mensonges et calomnies*. Nous lui promettons d'avance un grand succès, nous nous engageons même à lui prendre un certain nombre d'exemplaires pour les envoyer en prime à nos abonnés et leur donner un spécimen du style et de la valeur de l'homme, qui aspire à devenir un jour représentant du faubourg de Québec au Conseil-de-Ville. Pauvre représentant ! Pauvre faubourg de Québec !

Malheureusement pour M. D'Odét, l'Om-nibus est là et si quelques rares personnes sont encore disposées en sa faveur, nous tâcherons de faire luire la lumière dans leurs esprits et d'empêcher nos concitoyens de placer la défense de leurs intérêts en des mains qui ne pourraient les servir que par le mensonge et la calomnie !

ASCANTO.

DE PROFUNDIS.

Il n'y a pas fort longtemps, une fièvre terrible, brûlante, inexorable, fièvre jaune, car c'était celle de l'or, la fièvre des mines en un mot, enveloppa comme d'un réseau immense les quatre coins du pays. Chaque citoyen la vit se ruer dans sa maison sous la forme d'un prospectus ou d'un agent. *Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés* ; C'était la nouvelle du jour, la question à la mode, le refrain des gazettes et des conversations ; on vous traitait d'ignorant et d'ennemi du progrès, si vous ne parliez pas des mines, c'était perdre son argent que de ne pas le placer à St.-Cuthbert ou à Acton. Nous devons enfoncer la Californie et le Pérou. Le St.-Laurent allait être un nouveau Pactole. Sur ses rives devaient tout-à-coup briller comme autant d'étoiles des châteaux de porphyre et des tours de diamants qui allaient faire pâlir les *Mille et une nuits* ; l'enthousiasme épidémique annonçait en lui des merveilles incroyables. Les villes étaient abandonnées, les sillons délaissés. Celui qui ne prenait pas la pioche envoyait son coffre-fort. C'était une nouvelle expédition des Argonautes marchant à la conquête de la toison d'or.

Lecteurs, vous le savez ; ne fondant que de très médiocres espérances sur ces folles entreprises, nous essayâmes maintes fois de repousser le flot envahisseur et d'éclairer nos compatriotes sur la témérité de leurs démarches. Comme Cassandra, nous restâmes impassibles au milieu du délire qui nous environnait de toutes parts. Inspirés par de sinistres prévisions, nous disions naguère avec un sentiment de profonde amertume : " Pour nous, nous craignons fort que de toutes ces mines, la plus curieuse ne soit la mine que feront bientôt les visages des mineurs ! "

Les événements viennent chaque jour légitimer la justesse de nos craintes.

D'abord les bureaux de poste et les courriers colportèrent dans nos rues des sacs de roches qui nous étaient envoyés comme échantillons. Tous les comptoirs d'orfèvrerie

en étaient encombrés. On vous en offrait et l'on vous en mettait partout : à la main, dans la poche, jusque sur votre table. On avait beau dire aux auteurs de ces envois que tous ces minéraux n'étaient que des cailloux, tout ce qu'il y avait de plus cailloux — qu'ils en trouveraient autant au Champ-de-Mars et sur les quais.

Transportés d'une noble indignation, ils reprenaient leur spécimen en vous disant que vous n'y entendiez rien.—Ils voulaient à tout prix que la pierre fût de l'or, sur quoi, ils voulaient de rechef à la poursuite du filon.

La qualité de ces envois nous couvrait davantage que nos pauvres mineurs creusaient leur tombe et se faisaient les propres fossoyeurs de leurs économies ; mais que pouvions-nous faire contre leur invincible entêtement ? La larme à l'œil et la douleur dans l'âme, n'ayant plus à leur offrir que notre pitié en deuil, nous leur votions ce lamentable mais bien juste soupir : " Ils l'auront bien voulu !! .. "

Une triste réalité vient de mettre le comble à nos pressentiments.

Comme nous passions hier sur la route d'Upton, nous aperçûmes, échelonnées le long du chemin, des caravanes de voyageurs dont la figure hâve et ridée rappelait vaguement la physionomie du *Juif-errant*. Une barbe poudreuse et enchevêtrée dont les proportions démesurées attestaient une longue absence du rasoir leur descendait sur la poitrine en escaliers tortueux. Leur chevelure flottait éperdue sur leur crâne. Des ventilateurs creusés par le contact des roches étabissaient d'un coude à l'autre de leurs vêtements un courant d'air perpétuel, tandis que les franges effilandrées de leurs pantalons, semblables au feuillage d'un saule pleureur, retombaient mélancoliquement sur des chaussures éculées, qui ricanaient d'une manière ironique à leur pitoyable détresse.

L'aspect de ces mineurs me fendaît l'âme. Je m'approchai tout ému de l'un d'eux, et comme je lui demandai d'où il pouvait venir : " Est-ce que notre aspect ne vous le fait pas deviner, me répondit-il d'une voix sépulcrale ? d'où peut-on venir dans cet état, si ce n'est des mines ? " — " vous n'avez donc pas réussi dans vos tentatives ? " — " oh ! si, monsieur, nous avons réussi. . . . à éreinter nos vêtements et nos économies " — " mais, n'avez-vous rien trouvé dans vos recherches ? " — " nous avons trouvé des filons de courbatures et de rhumatismes, et si vous me voyez aujourd'hui le dos penché comme une voûte d'église, c'est à ces affreuses mines que je le dois. Sans parler des trois courriers de St. Cuthbert qui y ont laissé leur peau, que de victimes et de fortunes n'ont-elles pas englouties ! Pour ma part, j'y ai tout perdu : santé, piastres et habits, et jusqu'à ma dernière paire de bottes. "

Ce disant, il laissa tomber sur ses chaussures un regard mélancolique et s'apercevant qu'elles menaçaient de laisser en chemin les pieds de leur propriétaire, sans respect pour ma présence, il les lacha au bout d'un bâton qu'il appuya sur son épaule.

Voilà le dénouement de ces splendides entreprises. Quand on creuse une mine, d'ordinaire on en déterre de l'argent ; nos mineurs ont inventé un nouveau système, celui d'y en enterrer—que ceci leur serve de leçon